

4^{ème} Chapitre de l'Abbé Général M-G. Lepori OCist pour le CFM – 28.08.2014

La dissimulation d'Adam et Eve après le péché est le véritable point de distance entre nous et Dieu, notre véritable aliénation par rapport au Créateur. Ce n'est pas tant le péché, parce que Dieu nous cherche même si nous sommes pécheurs, et je dirais qu'Il fait l'innocent quand il cherche Adam, parce qu'Il sait que l'homme est devenu comme un animal blessé et sauvage qu'il faut aborder avec prudence. Dieu aurait pu fondre sur le paradis terrestre avec le bâton à la main comme un père fouettard, criant : "Si je t'attrape, je te flanque une raclée, parce que tu as désobéi et trahi !". Au lieu de cela, quelle tendresse ! "Adam, où es-tu ? Aurais-tu mangé de l'arbre...?" (cf. Gn 3,9-11).

Ensuite, Il se donne un air un peu sévère, mais plutôt que ses punitions, ce qu'il décrit sont les conséquences du choix qu'ont fait l'homme et la femme en s'éloignant de Lui. Il maudit le serpent, mais non l'homme et la femme, même si l'accouchement de la femme et le travail de l'homme vont recevoir comme une ombre à cause de la dissimulation de l'homme à l'égard de Dieu. Et ce sera comme si la bénédiction de Dieu sur toutes les créatures, exprimée au commencement, restait comme voilée par la dissimulation du cœur de l'homme à l'égard de Dieu: "Maudit soit le sol à cause de toi !" (Gn 3,17). L'homme qui se cache de Dieu fait ombre à toutes les créatures.

Je souligne ce point parce que le chemin de la conversion, depuis la dissimulation à l'égard de Dieu jusqu'à l'ouverture à Lui, ce chemin qui de la "forêt obscure", comme dirait Dante, doit nous conduire toujours plus en présence du Seigneur, passant de la peur à l'amour, de la peur de la punition à la confiance dans le pardon, c'est le chemin de conversion sur lequel nous sommes, bon gré mal gré, impliqués tous les jours, et même la méditation des Chapitres de ce Cours doit servir à sortir un peu plus, un peu mieux, des buissons derrière lesquels nous nous cachons encore et toujours de ce Dieu qui nous cherche, qui nous aime, qui nous désire. Chaque fois que nous prions l'Office divin, ou que nous nous préparons à célébrer l'Eucharistie, ou que nous entrons en contact avec les gens et les tâches de notre communauté, avec le prochain à aimer aujourd'hui, en qui rencontrer le Christ aujourd'hui, c'est encore et toujours cette conversion qui nous est demandée et, Dieu merci !, donnée : sortir des buissons derrière lesquels nous nous dérobon à la rencontre avec le Seigneur qui nous cherche avec amour.

Deux jours avant de m'entendre dire par le Seigneur au Calvaire le verset du Cantique des cantiques dont je vous ai parlé et que nous approfondirons plus tard ("Tu as ravi mon cœur, ma sœur, ma fiancée, tu as ravi mon cœur d'un seul de tes regards !" Ct 4,9), toujours sur le Calvaire, l'Office des lectures m'avait préparé avec une phrase très douce du Bien-aimé à sa bien-aimée, du Christ à l'âme : "Ma colombe, dans les fentes du rocher, dans les retraites escarpées, que je voie ton visage, que j'entende ta voix ! Ta voix est douce, et ton visage, charmant." (Ct 2,14)

Laissons résonner en nous ce verset, exposés à cette recherche passionnée d'un Dieu qui veut voir notre visage, entendre notre voix, qui désire une relation face à face avec nous. Demandons-nous si et comment nous nous tenons cachés, invisibles à cette recherche, imperméables à ce désir, à cette passion de Dieu pour l'homme, pour chacun de nous. Il nous appelle. Nous sommes au fond de la grotte, au bas des fentes des ravins, et cette voix, cet appel, ce désir parvient jusqu'à nous. En quelle fissure de rocher nous cachons-nous? Comment refusons-nous d'offrir notre visage à son regard, notre voix à son écoute? Il ne nous demande pas d'abord de Le regarder, de L'écouter. Cela viendra après. Il nous demande seulement de ne pas nous cacher de Lui, d'être tels que nous sommes en Sa présence. Et Il ne nous demande même pas d'aller qui sait où, de crier qui sait comment : Il est là, juste à l'extérieur de la fente du rocher. Il nous suffit de sortir, et Il est là, et Il nous verrait tout de suite, Il nous entendrait, Il se réjouirait de nous voir, de nous entendre. C'est-à-dire, Il trouverait sa joie en nous! Le Christ trouverait sa joie en nous ! ...

"Ma colombe, dans les fentes du rocher, dans les retraites escarpées, que je voie ton visage, que j'entende ta voix ! Ta voix est douce, et ton visage, charmant." (Ct 2,14).

Je pense que nous ne serons jamais assez conscients du désir que Dieu a de nous. De sa recherche de l'homme, de sa soif de relation avec nous, de sa façon de nous chercher précisément là où nous nous cachons par peur, par orgueil, par ignorance de Lui et ignorance de nous-mêmes, de notre être fait par Lui pour Lui. Aujourd'hui, nous commémorons saint Augustin, et comment ne pas penser à sa magnifique expression dans les *Confessions* : "Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi" (*Conf.* 1,1,1).

Ce verset du Cantique est une synthèse de la nature et de la forme de ce désir de Dieu à notre égard. Dieu s'approche en sachant où nous sommes cachés, Il sait que nous sommes cachés "dans les fentes des rochers, dans les retraites escarpées". Peut-être que la colombe ne sait pas où elle se trouve. De l'intérieur, une cachette est obscure. De l'intérieur, une cachette semble être une sécurité, elle semble nous protéger, résoudre le problème de la vie et de notre cœur. Nous ne nous apercevons pas que là où nous sommes cachés, nous ne vivons pas pleinement. Une colombe cachée dans la fente du rocher ne peut pas voler et ne sait pas qu'elle est blanche, qu'elle est belle. Dans la cachette, nous perdons le sentiment de notre vraie beauté, parce que personne ne nous voit, personne ne nous regarde.

Et Dieu, justement, ne s'approche pas de l'âme seulement en dénonçant le fait qu'elle est cachée, seulement pour la débusquer, comme font les chiens avec les renards, ou comme la police qui pourchasse un criminel : "Je t'ai pris, je sais où tu es, maintenant je t'attrape !". Dieu s'approche de l'âme en la bénissant, en "disant du bien" d'elle, en lui disant sa beauté, sa beauté pour Lui : "O ma colombe, (...) ta voix est douce, et ton visage est charmant !". Quelle estime, quelle valorisation pour la timide et gracile colombe de s'entendre appeler avec bénédiction, avec appréciation !

Pensons à toutes les fois où Jésus appelle quelqu'un qui est caché. Avec quelle bienveillance, avec quel regard d'appréciation il le fait !

Zachée, par exemple, grimpe sur le sycomore pour voir Jésus, mais aussi, je crois, pour ne pas être vu. L'homme puissant et riche qu'il était n'aurait probablement pas eu de mal à fendre la foule pour atteindre le premier rang. Les pauvres gens qui entouraient Jésus se seraient écartés tout de suite, plus par peur que par amour, peut-être aussi pour ne pas avoir à subir quelque vengeance de Zachée dans la perception des impôts. Au contraire, il grimpe sur l'arbre, d'où il croit voir sans être vu. Comme la colombe du Cantique qui peut regarder par la fente du rocher sans être vue. Mais Jésus lève les yeux et lui dit : "Zachée, descends vite, car aujourd'hui, je dois demeurer chez toi" (Lc 19,5). Aller chez quelqu'un, se mettre à table avec lui, c'est la même chose que de lui dire : "Montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix", c'est-à-dire : "Je désire entrer en relation avec toi !"

Et dans le regard de Jésus, dès le moment où Il le regarde au milieu des feuilles du sycomore, il y a déjà une bénédiction, une estime, une appréciation, une manière de lui dire que sa voix est douce et son visage charmant, que sa personne est belle au point de vouloir demeurer avec elle, belle au point de donner à Dieu le désir d'être avec elle. A la fin, Jésus l'exprimera en d'autres termes : "Aujourd'hui le salut est venu pour cette maison, parce que lui aussi est un fils d'Abraham" (Lc 19,9). Pour un collaborateur des païens, un publicain comme Zachée, il n'y a aucune parole d'estime plus appropriée que de le reconnaître "fils d'Abraham", membre du Peuple élu. Mais la bénédiction, plus que dans les paroles, est dans le regard de Jésus, dans sa relation gratuite avec nous, dans son amour, son amitié. Au-delà de toutes les définitions de notre beauté et de nos qualités ("ta voix est douce, et ton visage est charmant", "fils d'Abraham"), c'est la relation même que le Christ établit avec nous, son désir, son regard qui donnent consistance à notre beauté, à notre dignité. Toute la beauté de l'épouse du Cantique est dans le regard de l'époux. "*Nigra sum sed formosa* – Je suis noire, mais belle" (Ct 1,5). Les canons de la beauté n'y sont pas, mais l'épouse sait qu'elle est belle parce que l'époux la regarde avec bénédiction. Dans le Cantique, l'époux répète continuellement : "Que tu es belle, mon amie, que tu es belle !" (Ct 1,15 ; voir 4,1 ; 6,4 ; 7,7).

Le regard de Jésus donne à la personne sa vraie beauté, la réalité de la beauté, qui ne consiste jamais à être beau en soi, comment veut nous le faire croire l'hédonisme narcissique régnant, fruit du péché et qui s'alimente dans la concupiscence, mais à être invités par un désir de relation, de communion et d'amitié.